

« Lire par-dessus l'épaule (Umberto Eco) ».
Reims Approches Interdisciplinaires et Internationales de la Lecture (A2IL)
CIRLEP-CRIMEL Paroles de lecteurs
Nathalie Roelens
(Université du Luxembourg)

1. Le lettré



Giuseppe Arcimboldo, *Le bibliothécaire*, h/t, 110 x 72 cm,
Château de Skokloster, Håbo (Suède), 1566

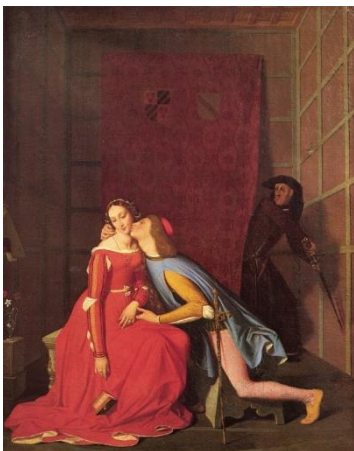
Confectionnez de vieux chiffons avec sept, huit pages exfoliées sur un in-octavo de Plantin à Anvers. Bâtissez une tête. Dessinez les yeux d'une encre très âcre et noire. Mêlez d'eau l'encre et peignez faiblement des lèvres entrouvertes comme dénuées de souffle et assez incolores. Refermez sur cette tête chimérique un vieux et grand livre relié dépourvu d'ors. Plongez le tout dans une petite chambre froide et sombre. Vous obtenez de lui une image plus vraie, plus vive même que la réalité de son visage vivant. Vous obtenez de moi une métaphore qui est, de façon excessive, filée. (Pascal Quignard, *Le lecteur*, Paris, Gallimard, 1976, p. 18)

Je caressais les enfants et je sentais leur odeur, sans pouvoir la définir sauf qu'elle était très tendre. Il me venait seulement à l'esprit qu'il y a des parfums frais comme des chairs d'enfants. Et de fait ma tête n'était pas vide, y tourbillonnaient des mémoires qui n'étaient pas à moi, la marquise sortit à cinq heures au milieu du chemin de notre vie, Ernesto Sabato je suppose, Abraham engendra Isaac Isaac engendra Jacob Jacob engendra Judas et Rocco ses frères, pour qui le clocher de Chantemerle sonne la minuit sainte et ce fut alors que je vis le pendule, sur ce bras du lac de Côme dorment les oiseaux qui vont mourir au Pérou, *messieurs les Anglais je me suis couché de bonne heure*, ici on fait l'Italie ou on tue un homme mort, *tu quoque alea*, et d'un seul coup d'un seul il lui fend le cœur, frères d'Italie encore un effort, une souris blanche qui siffle sur nos têtes, la valeur n'attend pas, L'Italie est faite mais ne se rend pas, un quarteron de généraux, qu'allait-il faire dans ce Boeing pas de printemps pour la conscience, le train sifflera avez-vous vu Mirza la cantatrice sur les ailes dorées, mais où sont les neiges d'antan, ô temps suspends ton vol mignonne allons voir si la rose, c'est nous les cantus, everybody is a star, prends ton luth et me donne cette galère, la fille de Minos avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, ô soldats de l'an Deux, bien dit reprend Zeno, passé les Alpes et le Rhin, mon nom est Personne et pour tant elle tourne, nous étions à l'étude quand le proviseur, cette fantaisie est cette raison, ô saisons ô châteaux, le nom grandit quand l'homme tombe, on signalait une dépression au-dessus de l'Atlantique, un crapaud regardait le ciel, aux armes ! un, personne, et de la musique où marchent les colombes, cependant rien n'est perdu [...] L'encyclopédie me tombait dessus en feuilles éparpillées, et je me mettais à frapper des mains comme au milieu d'un essaim d'abeilles. (Umberto Eco, *La mystérieuse flamme de la reine Loana*, 2004, trad. Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 2005, pp. 24-25)

Tête ? J'ai écrit : amour qui dans la tête me raisonne, l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles, soleil cou coupé, fil à couper le beurre, le classement est le fil d'Ariane dans le dédale de la nature, le Minotaure le Manifeste du surréalisme, naturalisme, réalisme, vérisme, la terre tremble, néoréalisme, voyage en Italie, doit se voir immédiatement après un mariage, voir Naples et mourir, Madame se meurt, Madame est morte, sans gêne pas de plaisir, les plaisirs et les jours, mille et une nuits, je vous le donne en mille, mille huit cent soixante, l'expédition des Mille, ils étaient cent, ils étaient mille, les merveilles de l'an Deux Mille, de merveilles sans ombre effrayer les humains.

« Ecris quelque chose sur ta vie, a dit Paola. Que faisais-tu à vingt ans ? » J'ai écrit : « *J'avais vingt ans et je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie* ». Le docteur m'a demandé quelle était la première chose qui me fût venue à l'esprit quand je me suis réveillé. J'ai écrit : « *Quand Gregor Samsa se réveilla un matin, il se trouva transformé dans son lit en un immense insecte* » (p. 27)

2. Le liseur



Dominique Ingres, *Gianciotto découvre Paolo et Francesca*, h/bois, 35x28 cm, musée Condé, Chantilly, 1814

Noi leggiavamo un giorno per diletto
di Lancialotto come amor lo strinse;
soli eravamo e senza alcun sospetto.

Per più fiate li occhi ci sospinse
quella lettura, e scolorocci il viso;
ma solo un punto fu quel che ci vinse.

Quando leggemmo il disiato riso
esser baciato da cotanto amante,
questi, che mai da me non fia diviso,

la bocca mi basciò tutto tremante.
Galeotto fu 'l libro e chi lo scrisse:
quel giorno più non vi leggemmo avante. »
(Dante Alighieri, *Inferno*, *Canto V*, versi 127 -138)

« Un jour, par plaisir, nous lisions les amours de Lancelot ; comment l'amour l'enserra de ses liens ; nous étions seuls et sans aucune défiance. Plusieurs fois cette lecture attira nos regards l'un vers l'autre et décolora notre visage ; mais un seul moment nous vainquit. Quand nous lûmes comment les riantes lèvres désirées furent baisées par un tel amant, celui-ci, qui jamais de moi ne sera séparé, tout tremblant me baisa la bouche : pour nous le livre et celui qui l'écrivit fut Galeotto, ce jour nous ne lûmes pas plus avant » (trad. Lamennais)

Nous lisions un jour par agrément
de Lancelot, comment amour le prit :
nous étions seuls et sans aucun soupçon.

Plusieurs fois la lecture nous fit lever les yeux
et décolora nos visages ;
mais un seul point fut ce qui nous vainquit.

Lorsque nous vîmes le rire désiré
être baisé par tel amant,
celui-ci, qui jamais plus ne sera loin de moi,

me baisa la bouche tout tremblant.
Galehaut fut le livre et celui qui le fit;
ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant.
(trad. Jacqueline Risset)

Amour, qui s'apprend (« s'empare » Lamennais) vite au cœur gentil,
prit celui-ci de la belle personne
que j'étais ; et la manière me touche encore.

Amour, qui force tout aimé à aimer en retour,
me prit si fort de la douceur de celui-ci
que, comme tu vois, il ne me laisse pas.

Amour nous a conduits à une mort unique. »
(Dante Alighieri, *Enfer*, Chant V 100-106, trad. Risset)

Bien des années plus tard, une image de la période de notre rééducation reste toujours gravée dans ma mémoire, avec une exceptionnelle précision : sous le regard impassible d'un corbeau à bec rouge, Luo, une hotte sur le dos, avançait à quatre pattes sur un passage large d'environ trente centimètres, bordé de chaque côté par un profond précipice. Dans sa hotte en bambou, anodine, sale mais solide, était caché un livre de Balzac, *Le père Goriot*, dont le titre chinois était *Le vieux Go* ; il allait le lire à la Petite Tailleuse, qui n'était encore qu'une montagnarde, belle mais inculte » (Dai Sijie, *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard, 2000, p. 135-)

“...Ma misi me per l'alto mare aperto”

Ce vers-là, si, j'en suis sûr, je me fais fort d'expliquer à Pikolo, de lui faire voir pourquoi « misi me » n'est pas « je me mis » : c'est beaucoup plus fort, beaucoup plus audacieux que cela, c'est rompre un lien, se jeter délibérément sur un obstacle à franchir ; nous la connaissons bien, cette impulsion. « L'alto mare aperto » : Pikolo a voyagé en mer, il sait ce que cela veut dire... c'est quand l'horizon se referme sur lui-même, dégagé, rectiligne, uni, et qu'il n'y a plus dès lors que l'odeur de la mer : douces choses férocement lointaines. [...] Et puis le voyage, le téméraire voyage au-delà des colonnes d'Hercule, que c'est triste, je suis obligé de le raconter en prose : un sacrilège. Je n'en ai sauvé qu'un vers mais qui mérite qu'on s'y arrête :

... « Accio che l'uom più oltre non si metta. »

« Si metta » : il fallait que je vienne au Lager pour m'apercevoir que c'est le même tour que tout à l'heure : « e misi me ». Mais je n'en parle pas à Jean, je ne suis pas sûr que ce soit une remarque importante. Il y aurait tant d'autres choses à dire, et le soleil est déjà haut, midi approche. Je suis pressé, furieusement pressé.

J'y suis, attention Pikolo, ouvre grands tes oreilles et ton esprit, j'ai besoin que tu comprennes :

“Considerate la vostra semenza:
Fatti non foste a viver come bruti,
Ma per seguir virtute e conoscenza”.

[Considérez quelle est votre origine : Vous n'avez pas été faits pour pour vivre comme brutes,
/ Mais pour ensuivre et science et vertu]

Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois : comme une sonnerie de trompettes, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis.

Pikolo me prie de répéter. Il est bon, Pikolo, il s'est rendu compte qu'il est en train de me faire du bien. A moins que, peut-être, il n'y ait autre chose : peut-être que, malgré la traduction plate et le commentaire sommaire et hâtif, il a reçu le message, il a senti que ces paroles le concernent, qu'elles concernent tous les hommes qui souffrent, et nous en particulier ; qu'elles nous concernent nous deux, qui osons nous arrêter à ces choses-là avec les bâtons de la corvée de soute pour sels épaules. [...]

« Infin che l'mar fu sopra noi rinchiuso » (Dante Alighieri, *Inferno*, XXVI).

(Primo Levi, *Si c'est un homme* (1958), trad. Martine Schruoffenegger, Julliard, Pocket, 1987, pp 174-179).

3. Le lecteur



Vincenzo Foppa, *Jeune Cicéron lisant*, c. 1464

En somme, je lisais livres et cahiers de la classe de huitième, 1940-41, des mêmes années je feuilletais les journaux et, dans la mesure du possible, des mêmes années je mettais les chansons sur le tourne-disque.

J'avais pensé que si les livres étaient du régime en place, du régime en place devaient être aussi les journaux et on sait que, par exemple, la Pravda des temps de Staline ne donnait pas de justes nouvelles aux bons Soviétiques. Mais j'ai dû me raviser. Pour emphatiquement propagandistes qu'ils fussent, les journaux italiens, même en temps de guerre, permettaient de comprendre ce qui se passait. A distance, mon grand-père me donnait une grande leçon, civile et historiographique à la fois : il faut savoir lire entre les lignes. Et c'est entre les lignes qu'il lisait, en soulignant non tant les titres en gros caractères mais plutôt les articulets, les entrefilets, les nouvelles qui pouvaient échapper à une première lecture. Un *Corrière della Sera* du 6-7 janvier 1941 annonçait dans son titre : « Sur le fort de Bardia la bataille s'est poursuivie avec grand acharnement ». En une demi-colonne, le bulletin de guerre (il y en avait un par jour, qui énumérait bureaucratiquement jusqu'au nombre des ennemis abattus disait avec détachement que « d'autres points d'appui sont tombés après une vaillante résistance de nos troupes, qui ont infligé à l'adversaire des pertes importantes ». D'autres points d'appui ? D'après le contexte, on comprenait que Bardia, en Afrique septentrionale, était tombée aux mains des Anglais. En tout cas, dans la marge grand-père avait marqué à l'encre rouge, comme dans beaucoup d'autres numéros, « RL, B. perdue 40000 pris. » RL voulait dire évidemment Radio-Londres, et grand-père confrontait les nouvelles de Radio-Londres avec les officielles. Non seulement on avait perdu Bardia mais quarante mille de nos soldats avaient dû se rendre à l'ennemi. Comme on le voit, Le Corrière ne mentait pas, au pire il tenait pour évident ce sur quoi il se montrait réticent. (Umberto Eco, *La mystérieuse flamme*, pp. 196-197)

Je pouvais procéder méthodiquement et reconnaître la succession des évènements réels, grâce à la presse fasciste lue comme on devait la lire, et comme probablement tout le monde la lisait. (p. 197)



Premier cahier d'écolier. A cette époque, on enseignait d'abord à faire des bâtons, et on ne passait aux lettres de l'alphabet que quand on était capable de remplir une page avec des lignes bien alignées, toutes droites. Education de la main, et du poignet.

[...] Dans la page des premières diphtongues, après io, ia, aia, il y avait Eia ! Eia ! et un faisceau. On apprenait l'alphabet au son de « Eia eia alala ! », pour ce que j'en sais, un cri d'annunzien. Pour le B, il y avait des mots comme *Benito*, et une page consacrée à Balilla. Au moment précis où ma radio chantait en revanche une autre syllabation, bi, bi bisous fillette. [...]

Balilla et Fils de la Louve. Une page avec un garçonnet en uniforme, chemise noire et une sorte de bandoulière blanche croisée sur la poitrine avec un M au centre. « Mario est un homme », disait le texte.

Fils de la Louve. C'est le 24 mai. Guglielmo a mis son bel uniforme, neuf, l'uniforme du Fils de la Louve. « Papa, moi aussi je suis un petit soldat du Duce, n'est-ce pas ? Je deviendrai Balilla, je porterai le fanion, j'aurai le mousqueton, je deviendrai Avantgardiste. Je veux faire moi aussi les exercices comme les vrais soldats, je veux être le plus brave de tous, je veux mériter beaucoup de médailles... »

Sitôt après, une page qui ressemblait aussi images d'Epinal, mais il ne s'agissait pas de zouaves ni de cuirassiers français, c'étaient les uniformes des différentes formations de la jeunesse fasciste (pp. 197-198)

En tout cas, feuilleter le *Corrierino* (« le petit courrier » : spontanément c'est ainsi que je l'appelais) était comme revivre ces tensions que j'avais ressenties les jours précédents. Avec une indifférence absolue, le *Corrierino* parlait de gloires fascistes et d'univers fantastiques peuplés de personnages fabuleux et grotesques. Il m'offrait des nouvelles ou des bandes dessinées sérieuses d'une absolue orthodoxie laxiste et des pages quadrillées qui, pour ce qu'on en sait, étaient d'origine américaine. Seule et unique concession à la tradition, des histoires, qui devaient originellement être en bandes dessinées, avaient éliminé les ballons ou ne les acceptaient que comme décoration : toutes les histoires du *Corrierino* n'avaient que de longues légendes pour les réciter sérieusement, et des versets, genres comptines, pour les histoires comiques. » (p. 247)

4. Le Voyeur



Johannes Vermeer, *Femme en bleu lisant une lettre*, 1663, h/t, 46,5 x 39 cm, Rijksmuseum, Amsterdam



Johannes Vermeer, *La lettre d'amour*, 1670, h/t, 44 x 38 cm,



Vermeer, *Jeune femme écrivant une lettre et sa servante*, 1667, National Gallery, Londres

Bibliographie critique sommaire

ECO, Umberto *Lector in fabula, La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani, 1979

MACE, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard « nrf/essais » 2011
MARX, William, *Vie du lettré*, Paris, Minuit, 2009
ROELENS, Nathalie, *Le lecteur, ce voyeur absolu*, Amsterdam, Atlanta, GA, Rodopi, 1998